Dans la collection Le Cercle :

— *Les Blessures du silence* de Sandra Martineau
— *Cavale blanche* de Stéphane Le Carre
— *Basile et Massue* de Arnaud Le Gouëfflec
— *Au bout du compte* de Hervé Huguen
— *Double je* de Jean-Pierre Bathany

Isabelle Micaleff

Un coin de paradis

Le Cercle
SIXTO

À Alain, et la maison…

© Sixto / 2015
Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
ISBN : 979-10-90939-13-4

LUNDI MATIN

Paul Tribot broyait du noir. Frôlant les quarante-deux ans, il croyait avoir trouvé la femme de sa vie, avant que celle-ci ne le quitte au bout d'un an, dans un fracas qui lui laissait un goût amer. La pilule était dure à avaler. Il avait besoin d'oxygéner sa mélancolie, un grand bol d'air breton lui ferait le plus grand bien. D'autant plus que le soleil boycottait Paris depuis plusieurs jours. À la radio, ce matin encore, le bulletin météo promettait de la pluie et Paul avait hâte de quitter la ville avant le déluge annoncé.

Son ami Alain Clamox lui prêtait sa maison de vacances dans le Finistère pour quelques jours. Une petite bicoque sentimentale blottie près d'un étang, à un vol de mouette de la plage de La Torche. Il pourrait y cultiver son bourdon jusqu'à ce qu'il se fane.

Avant de partir, il régla quelques dossiers urgents. La saison était calme pour sa petite entreprise de conseil en informatique. Il plia consciencieusement quelques vêtements dans une valise. Il s'assura que tout était en ordre dans son appartement, avant d'activer l'alarme et de refermer sur ses pas sa nouvelle porte blindée, équipée d'une serrure cinq points. Paul Tribot n'était pas de ces hommes qui laissent place à l'improvisation. Ce voyage impromptu était pour lui douce folie.

Il n'avait désormais plus qu'une envie, avaler les kilomètres et arriver au plus vite dans la maison du bout du monde. Il s'engouffra dans sa CX break juste à temps. Il démarra et le ciel, dans sa grande mansuétude, donna raison aux météorologues. Dans les rues parisiennes désertées, des rafales imprévisibles soulevaient tout ce qui n'était pas bien arrimé. Paul aimait cette atmosphère maritime. Mais pas à Paris, où même la pluie lui paraissait sale. De toute manière, il était triste et incapable de trouver le moindre charme à un parapluie qui se retourne, une jupe retroussée, ou un journal s'envolant tel un goéland de papier.

La grosse Citroën blanche s'enquilla sur le périphérique. C'était un bon calcul de partir si tôt, le cordon des voitures n'étranglait pas encore la ville à peine éveillée. En vrai Parisien, Paul était coutumier des transports en commun. Sa voiture dormait dans un parking la plupart du temps. Elle ne lui servait que pour des rendez-vous chez des clients perdus dans des banlieues incertaines ou pour de rares week-ends en Normandie. Aussi, par manque d'assurance, Paul décida d'emprunter les routes départementales. Le chemin des écoliers lui permettrait de mettre son esprit en vacances. La vitesse n'est pas bonne compagne pour ceux qui n'ont pas la vie chevillée à l'âme. Paul n'allait pas bien.

« Elle ne m'aime plus » : cette vérité l'obsédait. Tout à son désarroi, il ne s'était pas aperçu qu'il roulait en chevauchant deux voies. Le coup de klaxon d'un automobiliste le rappela à l'ordre. Il lui fallait penser à autre chose, ne plus penser à elle, ne plus penser à rien. Il fit taire la radio, mit une cassette, alluma une cigarette.

Agir, vider sa tête, s'imaginer au coin du feu, le soir après une promenade en bord de mer... seul. Ses pensées tournaient en boucle.

Il arrivait à hauteur de Chartres lorsque la pluie cessa. Après la rocade, Paul s'arrêta au premier routier qu'il aperçut. À l'intérieur du restaurant, quelques livreurs du coin se chambraient à propos du dernier tiercé qu'ils avaient loupé de si peu. Il s'installa au comptoir, à côté de deux hommes espagnols, et commanda un café serré. Les deux routiers se plaignaient d'une économie en berne, tout en évoquant les dernières nouvelles de leur famille. Paul les écouta, discrètement. Le récit de ces vies étrangères, doucement exotiques, emporta son esprit loin de Chartres, loin de la France. Ses vacances commençaient là, dans cette salle. Un jeune homme en veste blanche sortit de la cuisine. Quelques clients le connaissaient et lui serrèrent la main. L'atmosphère était détendue. Paul sourit, il aurait aimé faire partie des connaissances du patron. Le cuisinier s'approcha de la grosse femme assise derrière la caisse. Ils discutèrent, composèrent le menu du déjeuner : œufs mimosa, soupe potagère, escalope milanaise, tendron de veau, bavette... Ils se ravisaient, suggéraient autre chose, tentaient un nouveau menu. Ils semblaient déjà déguster les plats en prononçant leurs noms.

La porte de la cuisine était restée ouverte. L'apprenti se curait les ongles avec la pointe d'un couteau à lame souple. Il n'avait pas quinze ans mais déjà le teint rose des cuistots de métier, les diplômés des écoles hôtelières. Il fumait, adossé au fourneau rutilant de vieilles graisses. Quand le patron réintégra la cuisine, le commis

rectifia sa position, esquissant un semblant de garde-à-vous. Paul remarqua qu'il avait juste eu le temps d'écraser sa cigarette mais pas de faire disparaître le mégot.

La patronne râla un peu quand un des Espagnols lui tendit un billet de 100 francs pour régler les deux bières. Engoncée dans une robe à fleurs bleues qui avait dû lui être seyante dix ans auparavant, on ne voyait d'elle que ses grands yeux ronds, étonnamment bien maquillés. Un certain charme charolais. Paul leur emboîta le pas, régla sa consommation et regagna sa voiture. Il fit une prudente marche arrière et rejoignit la départementale. De nombreux camions rendaient la circulation pénible. À une dizaine de kilomètres de là, un chevelu levait un pouce quémandeur en direction des véhicules qui le dépassaient. Paul ne prenait pas d'auto-stoppeurs et ce n'était pas aujourd'hui qu'il allait changer ses habitudes. Il voulait être seul afin de pouvoir se laisser aller à pleurer. Il voulait avancer à son rythme, s'arrêter dans un chemin forestier pour s'y promener si l'envie lui en prenait, ou faire un détour pour visiter une église romane signalée par un panneau des monuments historiques.

Un peu avant Le Mans, en pleine campagne, un autre auto-stoppeur attendait. Paul ne roulait pas très vite, ce qui lui permit d'observer la silhouette. Son regard croisa celui d'une jeune femme longiligne, les cheveux flottant au vent. Elle lui rappela celle qui venait de le plaquer. Sur un coup de tête, il ralentit, mit son clignotant et, tout en jetant un coup d'œil à son rétroviseur, il se gara à quelques mètres d'elle. Peut-être cherchait-il à emprisonner un instant encore l'image de sa belle enfuie.

La femme ramassa son sac de voyage et s'avança sans se presser. Paul Tribot observait la démarche souple. Erreur, elle ne lui ressemblait pas. Déjà, elle ouvrait la portière :

— Bonjour, je vais de ce côté-là, dit-elle en montrant la route d'un geste large.

— Ben... moi aussi, enfin pour le moment, répondit Paul, un peu soufflé par ce manque de précision.

Sans en demander plus, la jeune femme s'installa, jeta son sac sur la banquette arrière, rentra ses longues jambes et claqua la portière. La voiture démarra, vers là-bas, tout droit...

Il y avait trois plombes qu'elle attendait sur ce bord de route. D'habitude les routiers s'arrêtaient volontiers. Mais là, pas de chance, pas le moindre chauffeur ou VRP en mal de discussion graveleuse. Tant mieux d'ailleurs, elle n'avait aucune envie d'argumenter contre des mains baladeuses.

Paul, gardant un œil sur la route, détaillait de l'autre sa passagère. Son blouson de cuir était élimé, passé de mode et de forme, son jean également. Il termina son inspection par les mains qui étaient posées sur les cuisses de la belle. Elles étaient habillées de cuir fin. Des gants noirs, neufs et de bonne qualité, qui dénotaient avec le reste de la tenue. Quel âge pouvait-elle avoir ? Vingt-sept, trente ans ? Difficile à lire sur ce visage boudeur.

Sa passagère n'avait pas desserré les dents depuis qu'ils étaient repartis. L'ennui transpirait par tous les

pores de sa peau. Sa posture un peu vautrée, sa manière de fixer la route, annonçaient clairement qu'elle n'avait pas l'intention d'engager la conversation ou de se laisser importuner. Paul Tribot comprenait et était soulagé de ne pas avoir à meubler le silence. Il n'empêche, pourquoi s'était-il arrêté ? Pour essayer de penser à autre chose et tenter d'oublier au plus vite cette rupture orageuse ? Sans doute. À moins qu'il n'ait eu une soudaine envie de piment dans sa vie ! Il essaya de se détendre. En fait, l'ennui de la jeune femme le rassurait. Au bout d'un moment, c'est elle qui brisa le silence, comme si elle ne pouvait plus retenir les pensées qui dansaient dans sa tête :

— Je pars au Canada. Je prends un bateau à Brest dans quelques jours. Le temps de régler deux ou trois détails... Un bateau de commerce qui accueille quelques passagers, un voyage en cargo...

— Moi je vais dans le Finistère, du côté de Pont-L'Abbé. Un ami me prête sa maison pour une semaine. L'endroit est tranquille et loin de tout, au bord d'un étang, la mer en bruit de fond. Idéal pour une convalescence... ou un week-end en amoureux.

Paul n'avait pas réfléchi, ni à ce qu'il racontait, ni à qui il s'adressait. C'est ce que l'on disait de cette maison, et sans ambiguïté, il venait de le répéter, tout en laissant tomber son regard sur les jambes de sa passagère. Elle prit la mouche :

— Tu t'y crois déjà, mon vieux.

La réplique était cinglante, incisive. Étonnant, sortant de cette bouche si fine. Paul sursauta, comprit qu'il y avait eu quiproquo mais ne trouva rien à dire pour dissiper

le malaise qui s'installa soudain entre eux. Le visage impassible de la femme l'avait trompé, elle semblait à cran. Il avait eu tort de prendre son silence pour de la tranquillité. Il regretta d'avoir parlé de sa destination. Maintenant il serait obligé de se coltiner cette boule de nerfs jusqu'au bout, du moins jusqu'à Quimper.

— Je peux mettre de la musique ? demanda-t-il bien poliment.

— Eh ! T'es dans ta voiture, tu peux bien faire ce que tu veux, du moment que tu ne m'emmerdes pas avec des vannes à trois balles.

La réponse était partie comme un coup de fusil. Tribot était suffoqué. Il pensa au sketch de Coluche sur l'auto-stoppeur critiquant la voiture de celui qui vient de le faire monter à bord. Il ne savait plus trop s'il avait envie d'écouter de la musique. Il se décida à mettre une cassette. Du classique. Il s'attendait à ce que la jeune femme poursuive ses attaques, bandant ses muscles faciaux et préparant ses réponses.

— J'aime, annonça-t-elle, tout sourire.

Paul fut si surpris qu'il ne sut pas trop si c'était du lard ou du cochon. Ses mains se crispèrent sur le volant. Il ne la supporterait pas jusqu'à Rennes. Elle avait intérêt à changer de ton. Il n'avait pas l'intention de se faire bouffer par qui que ce soit, et surtout pas par une nana qu'il dépannait. Pouvait-il s'arrêter et lui dire de descendre ? Non, il était incapable d'une telle autorité.

— Schubert ?

— Oui, répondit Paul, dans un souffle.

Qu'elle sache reconnaître Schubert ne cadrait pas avec l'opinion qu'il s'était déjà faite d'elle.